

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

29^e ANNÉE

N^o 9

1^{er} MAI 1886

“ LA MORTE ”

Roman de mœurs de M. OCTAVE FEUILLET (*de l'Académie française*)
ÉTUDE CRITIQUE SUR L'ANTAGONISME DE LA RELIGION ET DE LA SCIENCE
(Suite)

Le vicomte de Vaudricourt épousa donc Mlle de Courteheuse. Les deux époux éprouvant l'un pour l'autre une mutuelle affection, la lune de miel fut ravissante. Bientôt un enfant vint resserrer encore les liens d'une union si bien assortie. Cependant cet oisif du grand monde n'avait pas, durant ces années, mené impunément la vie parisienne. Il commença bientôt à trouver son foyer monotone. Aliette s'occupait beaucoup des soins à donner à son enfant et fréquentait les églises. Lui, retourna à son cercle et signifia à sa femme qu'elle s'était trompée si elle l'avait épousé dans l'espoir de le convertir. Ne croyant à rien de ce que sa femme adorait, il entendait qu'elle respectât ses négations raisonnées comme il respectait, lui, ses fois aveugles. Madame de Vaudricourt se résigna, mais ce fut pour elle une grande déception. En se mariant, elle avait bien compté convertir son mari, et cet espoir était entré pour beaucoup dans l'amour qu'elle avait pour lui. C'était du reste une fleur de serre chaude, en même temps qu'un ange de candeur et de pureté; et ce Vaudricourt était bien sot de vouloir que cet ange allât souiller ses ailes dans ce tout Paris, avide d'émotions, où toutes les classes se coudoient dans la promiscuité du vice et de la débauche. De cette promiscuité mondaine née d'une vie de plaisir à outrance, de ce mélange des classes qui tend à abaisser les unes sans élever les autres, M. O. Feuillet cite un joli exemple bien dans les mœurs de l'époque. Je laisse la parole à l'auteur, dont je ne saurais imiter le style pimpant et léger et surtout l'art exquis de peindre, avec délicatesse et sans jamais y salir son pinceau, toutes les corruptions et toutes les indécences. Rien du naturalisme moderne!

« C'était en ces termes qu'ils vivaient alors, six ans environ après leur mariage, Aliette continuant machinalement de traîner, dans un monde qu'elle détestait et qui ne l'aimait pas, sa tristesse hautaine et sa santé fatiguée; Bernard, toujours partagé entre une secrète colère et une secrète pitié, tous deux presque également malheureux... Au mois de mai

1880, le groupe *selected*, dont M. et Mme de Vaudricourt faisaient partie, eut un jour la fantaisie d'organiser une espèce de pique-nique à Saint-Germain-en-Laye. En conséquence deux ou trois grands *mail-coaches*, attelés en poste, entraînent, vers six heures du soir, dans la cour du pavillon Henri IV, et l'on en vit descendre une brillante société de trente à trente-cinq personnes. On dîna joyeusement, puis on alla faire un tour en forêt, pendant qu'on débarrassait la salle à manger pour la transformer en salon. On rentra à l'hôtel et on se mit à danser au piano avec cette gaieté familière que la campagne autorise. Sur ces entrefaites, quelques vieux routiers de la bande avaient découvert dans l'hôtel la présence de deux ou trois actrices de leur connaissance, célébrités des petits théâtres chantants du boulevard : l'une d'elles était même une simple chanteuse de café-concert, mais également en réputation. Sur le rapport de ces rabatteurs, la société emportée par l'effervescence du moment, et aussi par l'avidité curieuse des femmes du monde à l'égard des femmes de théâtre, décréta par acclamation, moins une ou deux voix, que ces dames seraient invitées à concourir à la fête. Des délégués furent mis en campagne et ne tardèrent pas à faire leur entrée triomphale en compagnie des trois actrices qui furent saluées d'une double salve d'applaudissements. On sut qu'elles avaient repoussé toute idée de rétribution, et cela parut d'abord un peu gênant, mais on en prit son parti : on les entoura, on les interrogea, on les complimenta. Charmées de la qualité et de la bonne grâce de leurs hôtes, elles se mirent d'elles-mêmes au piano, et chacune chanta à son tour quelques couplets choisis avec assez de discrétion. Il parut difficile de les mettre à la porte pour les remercier. Les hommes, d'ailleurs, et même les femmes, étaient bien aises de faire avec elles plus ample connaissance. Bref, on les invita à figurer dans le cotillon qu'on avait interrompu à leur arrivée et qu'on reprit à leur honneur. Elles y apportèrent une animation nouvelle qui se traduisit par un certain dévergondage chorégraphique mêlé de chants. Après quoi vint le souper, auquel elles furent naturellement conviées. Excitées par le mouvement, par le champagne, et provoquées en outre par quelques-uns des convives, elles chantèrent cette fois sans vergogne, la fleur même de leur répertoire public et secret... Le souper se prolongeait ainsi indéfiniment au milieu des refrains grivois, des clameurs joviales des hommes, des petits cris effarouchés des femmes et des épanchements de voisinage... »

L'auteur oublie de nous dire si ces femmes du monde, maintenant mariées, qui poussent « des petits cris effarouchés » en écoutant les polissonneries de ces demoiselles, dont c'est le métier, étaient les mêmes qu'il nous a présentées quelques années auparavant, dans une autre circonstance, vierges sans tache et sortant du couvent, mais tenant des propos à *faire rougir un singe*....

Décidément, du haut en bas, tous ces gens-là se valent. Hommes et femmes n'ont qu'un but : s'amuser, et ils s'amusent (1).

Qu'était devenue Aliette, la douce colombe du siècle de Louis XIV, au milieu de ces plaisirs canaille ? Elle était tombée toute raide sur le parquet, en proie à une attaque de nerfs qui faillit l'emporter. Quand à force de soins, elle revint à la vie, ses premiers mots à son mari qui veillait à son chevet, furent ceux-ci :

— « O Bernard, dit-elle, en lui jetant les bras autour du cou, ayez pitié de moi, je vous en prie !

— « Quoi ! mon enfant ? Que voulez-vous ?

— « Je ne peux plus ! Je ne peux plus ! Je vous assure ! Je ne vous sauve pas... Et je me perds !... Et puis ma fille ! Ma pauvre petite fille ! »

A la suite de cette scène, M. de Vaudricourt, cédant aux désirs de sa femme, se décida à l'amener à la campagne à 20 lieues de Paris. Ils y étaient à peine installés que leur enfant tomba malade du croup et fut bientôt en danger de mort. Comme le vieux médecin du pays déclarait qu'il n'y avait plus de ressources que dans une opération chirurgicale, et qu'il ne se sentait plus la main assez sûre pour la tenter :

— « Ai-je le temps de télégraphier à Paris ? demanda Bernard.

— « Evidemment non.

— « Que faire alors ?

— « Monsieur, je ne connais dans nos environs et à notre portée qu'un seul homme qui pût, s'il le voulait, tenter, avec quelque chance de succès, une opération si délicate et si dangereuse, c'est le docteur Tallevaut. »

Mais le docteur Tallevaut n'exerce plus la médecine. Il a quitté Paris pour aller, dans la retraite, faire de la science pure et travailler à un grand ouvrage. S'il consent parfois à donner des soins à quelque pauvre diable, il refuse absolument de s'occuper des gens qui peuvent payer leur médecin. Cependant il n'y a pas à hésiter. Le vicomte de Vaudricourt, au désespoir, court chez le grand physiologiste et parvient à le ramener au château. Le docteur Tallevaut voit l'enfant, déclare qu'en effet, il n'y a pas un moment à perdre et se prépare à faire l'opération.

(1) Quand M. O. Feuillet a imaginé cette anecdote, il songeait sans doute à une *histoire vraie*, qui s'est passée sous l'Empire, l'histoire de ces grandes dames de la cour de Napoléon III, réunies dans l'un des cabinets du Café anglais ou de la Maison dorée, dont l'une fit le pari d'aller arrêter sur le boulevard le premier inconnu, jeune et convenable, qui passerait, et de l'inviter à venir prendre du champagne avec ces dames. C'est une princesse étrangère, pas jolie, mais fort aimable, qui tint ce pari et le gagna... en tout bien, tout honneur, paraît-il, mais on eut beaucoup de peine à limiter les feux qu'on avait allumés et à faire entendre au bel inconnu que l'on n'avait voulu faire qu'une *innocente* plaisanterie. Dans son trouble, le malheureux ne savait plus s'il avait affaire à de grandes et « *honnêtes* dames » ou à des filles du trottoir. Reculez la scène de quelques siècles, remontez jusqu'à Philippe le Bel ou Louis le Hutin, vous êtes en pleine *Tour de Nesle*.

Mais le docteur n'est pas venu seul. Il est accompagné de sa nièce ou pupille qu'il a élevée, fait instruire et initiée lui-même aux lumières de la philosophie et aux conquêtes de la science. C'est une grande et belle personne qui lui sert d'aide et de préparateur dans ses travaux de chimie et d'anatomie. Elle assiste son oncle dans l'opération de la trachéotomie. L'opération réussit. L'enfant est sauvée. Mais des soins lui sont nécessaires. Le docteur Tallevaut est obligé de rentrer chez lui, mais il laissera sa nièce à Mme de Vaudricourt qui le lui demande en grâce.

Avec cette créature séduisante et dangereuse, le malheur est entré dans la maison. Le drame commence et la catastrophe ne se fera pas longtemps attendre.

On devine le reste. M. de Vaudricourt ne sait pas résister aux séductions de Sabine. Il en devient follement amoureux et ne le laisse que trop voir. Sa femme, qui a surpris son secret, ne lui adresse aucune plainte. Elle tombe dans un état de langueur et d'anémie auquel le docteur Tallevaut essaie de porter remède. Sabine veillera à son chevet pour lui donner des soins. Le mal s'aggrave cependant. Les syncopes deviennent de plus en plus fréquentes. L'une d'elles se termine par la mort. Aliette est morte. Elle est morte empoisonnée par Sabine qui voulait prendre sa place. Elle est morte sachant qu'on la tuait et croyant son mari complice du crime.

Cependant le docteur Tallevaut ne peut s'expliquer cette mort si rapide. Un soupçon lui a traversé l'esprit. Rentré chez lui, il visite l'armoire où sont resserrés ses médicaments. Il y voit une place vide. C'est le flacon d'aconit qui manque. A ce moment, il entend marcher derrière lui. C'est Sabine qui vient la nuit, dans l'ombre, rapporter le poison qu'elle avait dérobé. Ainsi surprise, on pourrait croire que cette jeune personne essaiera de mentir ou va se jeter aux pieds de son oncle pour obtenir, sinon son pardon, au moins son silence. Point ! Elle se redresse ; lui tient tête et l'accuse de complicité morale en lui démontrant qu'elle n'a fait que tirer les conséquences, à sa manière, des enseignements de la science.

Et comme Tallevaut se récrie, disant qu'il ne lui a jamais prêché que la soumission aux lois naturelles et divines :

— « Oui, répond-elle, vous me l'avez dit. Vous le croyez. Moi, je crois le contraire. Je crois que le devoir, que l'honneur d'une créature humaine est de se révolter contre ces servitudes, de secouer des entraves dont la nature... ou Dieu, comme vous voudrez, nous charge et nous opprime pour nous faire travailler, malgré nous, à un but inconnu... à une œuvre qui ne nous regarde pas... Je me soucie peu, je vous jure, de me priver, de me contraindre, de souffrir toute ma vie pour préparer à je ne sais quelle humanité future un état de bonheur et de perfection, dont je ne jouirai pas, des fêtes dont je ne serai pas et des paradis où je n'entre-rais pas !... faut-il tout vous dire ? poursuivit-elle. Je m'ennuyais mortel-

lement; je m'ennuyais dans le présent, dans le passé, dans l'avenir..... L'idée de passer ici ma vie, penchée sur vos livres et sur vos fourneaux, avec la perspective de la perfection finale de l'Univers pour toute distraction et pour tout réconfort... Cette idée m'était insupportable! Une telle vie peut suffire à un être qui est tout cerveau comme vous; mais à ceux qui ont des nerfs sous la peau, du sang dans les veines et des passions dans le cœur... jamais! Je suis une femme et j'ai toutes les aspirations, toutes les passions d'une femme. Elles sont même chez moi plus puissantes que chez d'autres, parce que je n'ai ni les superstitions ni les préjugés qui, chez d'autres, peuvent les amortir... Je rêvais de grandes amours, je rêvais une existence de luxe, de plaisirs, d'élégance au milieu des fêtes mondaines. Je sentais que j'avais reçu du hasard tous les dons qui pouvaient me faire jouir de tout cela avec plénitude... et il fallait y renoncer à jamais!... A quoi m'eût servi alors cette indépendance d'esprit que j'avais conquise? A quoi me servait toute ma science si je n'en tirais aucun profit pour mes ambitions, aucune arme pour mes passions?... Une occasion s'est présentée... J'ai aimé cet homme et j'ai compris qu'il m'aimait; j'ai compris que s'il était libre, il m'épouserait... et alors... j'ai fait ce que j'ai fait... Un crime! Mais c'est un mot!... Qu'est-ce qui est bien et qu'est-ce qui est mal? Qu'est-ce qui est vrai ou qu'est-ce qui est faux?... Il n'y a plus que des catéchismes individuels..... Le mien est celui-là même que la nature me prêche par son exemple : elle élimine avec un égoïsme impassible tout ce qui la gêne : elle supprime tout ce qui fait obstacle à son but; elle écrase le faible pour faire place au fort... et ce n'est pas d'aujourd'hui, soyez sûr, que cette doctrine est celle des esprits vraiment libres et supérieurs. On a dit de tout temps : les bons s'en vont! Non! ce sont les faibles qui s'en vont... et ils ne font que leur devoir, et quand on les y aide un peu, on ne fait après tout, que ce que fait Dieu!... *Relisez votre Darwin, mon oncle?...* »

La femme qui parle ainsi est un monstre. Mais est-ce bien la science qui l'a faite ce qu'elle est? Ne l'eût-elle pas été sans cela? Il est bien vrai cependant que les doctrines positivistes, naturalistes et Darwinistes, qui règnent de nos jours dans l'enseignement scientifique, lui ont fourni de puissants arguments pour se livrer à ses mauvais instincts, et l'on peut trouver, avec M. Feuillet, que le docteur Tallevaut avait été bien imprudent en laissant à sa jeune pupille le libre maniement des plus terribles poisons de la Chimie, en même temps qu'il livrait cette jeune intelligence et ce puissant tempérament de fille à l'action délétère de théories aussi démoralisatrices et *aussi capiteuses*. Aussi, le pauvre cher homme, écrasé par l'horreur et le remords, en présence des résultats qu'ont produit ses enseignements, ne trouve rien à répondre à la tirade de Sabine. « En voyant tout à coup apparaître *le monstre* sous ce masque charmant et adoré, sa pensée s'éteignit, puis sa vie. Une congestion l'avait foudroyé. » (La phrase est de M. Feuillet.)

Nous pouvons arrêter ici l'analyse du roman. Il nous importe peu de savoir que M. de Vaudricourt épousa en secondes noces Mlle Sabine Tallevaut et fut, avec une telle créature, le plus malheureux des hommes. Disons cependant que peu d'années après son mariage et lorsque la vie commune lui était déjà devenue insupportable, M. de Vaudricourt découvrit le crime de Sabine. Une vieille servante l'avait vue verser le poison dans les tisanes destinées à Aliette. Mais celle-ci croyant son mari complice de l'acte et aimant mieux mourir que de l'accuser, avait fait jurer à cette brave femme de lui garder le secret. Elle le garda jusqu'au jour où ayant pu se convaincre, par hasard, de l'innocence du mari, elle dit tout à celui-ci. La douleur de M. de Vaudricourt fut immense, sa santé ne tarda pas à s'altérer. Il mourut peu de temps après, non sans avoir préalablement chassé sa femme, qui ne s'en émut guère et continua dans le monde la vie à outrance qu'elle avait commencé à y mener dès le lendemain de son mariage, se gorgeant de toutes les jouissances avec un parfait dédain de toutes les lois de la morale, mais justifiant ses impudeurs, ses vices, ses passions éffrénées par des théories empruntées à la science contemporaine.

On peut se faire une idée du type féminin que M. O. Feuillet a essayé de peindre par ce passage du journal de M. de Vaudricourt... « Elle a
« toujours un argument scientifique à l'appui de ses actions, de ses goûts
« et de ses dégoûts... Comme peu de temps après notre union, je lui
« exprimais le désir d'avoir un fils (car quelques-unes de ses façons
« m'avaient, je l'avoue, un peu étonné) : « mon ami, me dit-elle, ne
« comptez pas sur moi pour cela. La maternité est une de ces servitudes
« qua la nature nous impose pour sa satisfaction particulière, et dans
« l'intérêt de son œuvre. Or, vous savez que je suis à l'égard des lois
« naturelles une révoltée. Mes principes — qui du reste ressemblent
« beaucoup aux vôtres, je pense, — consistent à ne prendre autant que
« possible que les joies de la vie et à en repousser les souffrances. La
« nature a généralement attaché un appât quelconque à chacune de ses
« lois oppressives afin de nous les faire accepter. C'est ainsi qu'elle a
« inventé la volupté comme un appât à la maternité. Le fait d'un esprit
« émancipé est de saisir l'appât et de laisser le reste. Vous me direz que
« si chacun pensait comme moi, le monde finirait. Je vous répondrai que
« cela m'est tout à fait égal. La nature n'a, vous le savez, qu'un souci,
« c'est de conserver l'espèce. Elle a du reste le mépris de l'individu.....
« Eh bien ! J'ai comme elle le mépris de l'individu, mais de plus qu'elle,
« j'ai le mépris de l'espèce ! » — Et elle ajouta, il est vrai, avec sa grace
« féminine et son admirable sourire à fossettes : — « Et puis, mon ami,
« maternité est ruine de beauté, et puisque vous me trouvez belle, je veux
« le rester. »

Qu'on ne s'indigne pas trop. Supprimez ce qu'il y a de pédantesque dans le langage de Sabine, et vous vous trouvez en présence d'une scène

jouée tous les jours dans tous les jeunes ménages de nos classes les plus avancées en civilisation. Et il en sera ainsi tant que le plaisir sera tout, le devoir, rien, dans la vie de ce monde ! Seulement c'est ainsi que les sociétés meurent et disparaissent.

Une autre scène, du même genre, mais plus accentuée encore est celle où M. O. Feuillet fait professer par Sabine l'infidélité dans le mariage, l'infidélité réciproque comme on l'entendait au XVIII^e siècle chez les philosophes de la nature ou à *la papillone* de Ch. Fourier. « Vous sentez bien, disait-elle à son mari, que le mariage doit-être pour des gens comme nous ce qu'il était pour les libres esprits au siècle dernier, un pavillon respectable sous lequel chacun garde son indépendance !... Nous sommes amis, et j'espère que nous le resterons... mais amants?... toujours?... Est-ce naturel ? Est-ce possible ? Vous savez bien que non... Eh bien, quoi ! alors?... Nous tromper réciproquement avec des cachotteries misérables?... Non, il n'y a vraiment qu'une conduite qui soit raisonnable et digne de nous deux, c'est de continuer à jouir des privilèges que le mariage nous assure dans le monde, et de profiter en même temps des agréments d'une mutuelle liberté... Voyez-vous mon ami, la vraie théorie de la vie, c'est d'en user avec la société comme avec la nature, c'est-à-dire de prendre les avantages qu'elle nous offre, tout en répudiant les servitudes qu'elle prétend nous imposer... »

Si nous nous sommes étendu, comme nous l'avons fait, peut-être trop longuement, dans l'analyse du roman de M. Feuillet, c'est que le problème social s'y trouve nettement posé en ce qui concerne l'état actuel des mœurs et de l'éducation, sous la double influence de la vieille religion et de la jeune science. Cet état est déplorable, et M. O. Feuillet est encore resté au-dessous de la vérité. Oui, la société est dans un état de dissolution très avancée. Ceux qui ne le voient pas, c'est qu'ils ferment les yeux pour ne pas le voir, à moins qu'ils ne soient dans le cas où l'on se trouve, lorsque tout le monde sentant mauvais, personne plus ne s'en aperçoit.

Et notez qu'il ne s'agit pas ici seulement de la France. Il s'agit de la civilisation chrétienne tout entière. La corruption des mœurs y est générale, universelle. Les pays protestants en sont atteints comme les pays catholiques, avec un degré d'hypocrisie de plus, de sorte que l'on peut étendre à toute notre civilisation le jugement porté par M. O. Feuillet : *Un peuple en décadence est, si je ne me trompe, un peuple qui n'a plus que des appétits, et il me semble clair que du haut en bas nous en sommes tous là. Du haut en bas, la jouissance est aujourd'hui la loi unique et l'unique foi. Toute autre religion n'est qu'une bienséance.*

Eh bien, oui, le mal est là. Il n'y a plus dans toutes les classes que des appétits, et la seule religion, c'est la jouissance.

Que faire à cela ?

Assagir les hommes en les instruisant de leurs véritables destinées et cependant donner satisfaction à ce qu'il y a de légitime dans la recherche du *bien-être* et obtenir une plus juste répartition des richesses sociales.

Mais c'est toute une révolution, cela, ou, si on aime mieux une rénovation sociale et religieuse.

Avant tout, il faut apprendre aux hommes que le but de la vie n'est pas le plaisir, n'est pas la jouissance égoïste ou l'accumulation des richesses, mais que la fin ultime et suprême de la vie est, pour tout être parvenu à l'état conscient, la conquête de la perfection par un progrès, un agrandissement intégral du *savoir*, du *sentir*, du *penser* et du *faire*, qui ne peut être donné que par le travail et l'échange, par l'effort quotidien et solidaire, au sein des collectivités humaines, terrestres ou célestes, et dans une communion constante avec la sainte et universelle harmonie des choses.

Ah ! certes, il sera difficile de faire comprendre ces vérités nouvelles au sortir des religions enfantines basées sur la peur d'un enfer où l'on brûle éternellement et l'espoir d'un paradis où l'on doit goûter une félicité éternelle dans la stérile contemplation du Très-Haut !

D'une autre part, cependant, on ne peut se faire illusion. Les peuples ne croient plus à ces inventions de paradis, d'enfer, de purgatoire propres aux âges d'enfance, je veux dire d'ignorance et de barbarie de l'humanité. Mais s'ils n'y croient plus, quelle raison ont-ils de faire le bien quand il ne leur est pas avantageux et de s'abstenir du mal qui peut leur rapporter dans ce monde des richesses ou des jouissances matérielles ? — et le plus grand nombre n'en connaît point d'autres.

On a beaucoup vanté la morale de l'Évangile. C'est certainement le beau côté du Christianisme de *la lettre*, mais cette morale que les hommes *d'un seul livre, unius libri*, ont crue divine, est bien un fruit de la conscience humaine, acquise par le développement de la raison de l'homme en communion avec la raison universelle. Aujourd'hui que nous connaissons mieux que nos pères les anciennes civilisations de l'Orient, nous savons que l'enseignement moral de l'Évangile, déjà à peu près semblable à celui de l'ancien Testament, se retrouve le même dans les livres sacrés beaucoup plus anciens, de l'Inde, de la Perse, de la Chine ; et tous les jours on trouve dans les vieux papyrus et les anciennes inscriptions, la preuve que les civilisations de l'Égypte et de la Chaldée s'appuyaient sur les mêmes principes de morale et en professaient les commandements. Et, nous savons aussi que ce caractère d'égalité et de bienveillance fraternelle, qui se remarque dans certaines paroles de Jésus, se retrouve à un degré non moins élevé et plus tendre encore, dans celles du Bouddha Cakya-Mouni, qui vécut au moins cinq siècles avant l'ère chrétienne.

Mais à quoi servent les préceptes de la plus pure morale, si on ne les pratique pas ?

C'est la sottise de nos libres-penseurs, fort peu philosophes, et tout engoués de leur *scientisme*, de croire qu'ils ont assez fait pour la moralisation des générations futures quand ils ont rédigé des traités de morale indépendante de toute religion et qu'ils ont obtenu que cette morale soit enseignée dans les écoles laïques et dans les collèges.

Nos législateurs ont déjà pu se convaincre, comme aussi nos pères de famille, de la stérilité de la morale, quand on la sépare de la religion.

Comment en serait-il autrement, alors que c'est la religion seule qui peut faire vivre et pratiquer la morale en lui fournissant des mobiles et une sanction ?

Toute morale dépourvue de motifs religieux et d'une sanction ultra-terrestre fixant un but à la vie de ce monde, est inféconde et ne saurait vivifier les âmes : autant s'en tenir au *Code pénal* !

Cependant qu'on nous comprenne bien ! Lorsque nous parlons de la nécessité de la religion pour faire pratiquer les lois de la conscience, les invitations du juste, du bon et du beau et tous ces devoirs, souvent difficiles, qui sont l'honneur et la gloire et la preuve de la liberté morale de l'être social, lorsqu'ils sont accomplis volontairement en vue d'une fin d'ordre universel, et pour ainsi parler, *pour l'amour de Dieu*, nous entendons une religion vivante elle-même, car si la religion n'est pas vivante dans les âmes, comment pourrait-elle les féconder et y faire pratiquer les dictamens de la morale ?

Or, le Christianisme de la lettre, de l'Eglise et des Eglises, le Christianisme de la tradition — le seul que les hommes aient connu jusqu'ici ! — est une religion morte, aussi morte que celle de nos ancêtres gaulois ou germains, grecs ou latins. C'est pourquoi elle est complètement impuissante pour agir sur l'esprit et le cœur des nations.

On niera peut-être le fait. On fera remarquer le nombre des chrétiens toujours aussi considérable et le culte plus florissant que jamais.

C'est vrai. Mais ce qui est vrai aussi, c'est que le culte survit à la foi et persiste tant qu'il n'a pas été remplacé ou approprié aux nouvelles croyances religieuses.

C'est là un phénomène bien constaté par l'histoire des religions.

Qu'on se rappelle ce qui s'est passé à la fin du Polythéisme greco-latin !

Jamais les temples payens ne furent plus nombreux et plus fréquentés que sous les empereurs romains des trois premiers siècles chrétiens, et longtemps après que « les oracles s'étaient tus », au dire de Plutarque, et qu'à Rome, selon le témoignage de Cicéron, « deux augures ne pouvaient pas se regarder sans rire. »

C'est que le culte n'est pas la religion. Le culte ne prouve qu'une

chose, l'existence en l'homme du sentiment religieux, dont il est la manifestation plus ou moins adéquate à son objet.

En quoi donc consiste la religion, je veux dire tel ou tel système religieux, comme le Christianisme, le Brahmanisme, le Judaïsme ou le Polythéisme de la Grèce ou de Rome? Elle consiste *substantiellement* dans l'idée qu'elle est venue apporter au monde, dans l'explication qu'elle donne de l'Univers, de l'homme et du but de la vie, mais ce qui rend toute religion vivante, c'est LA FOI. J'entends la confiance quelle inspire aux populations et la croyance qu'elles ont dans ses dogmes, dans sa doctrine, surtout dans ce qui se rapporte au but de la vie, aux mobiles d'action et à la sanction qui s'y rattache.

Que *la foi* soit la vie de la religion et qu'une religion soit morte quand la foi des peuples s'en est retirée, je ne sais si ce sera vrai dans l'avenir, lorsque la science et la religion seront devenues inséparables, mais c'est vrai dans le passé pour toutes les religions dites révélées, et particulièrement pour la religion chrétienne, qui, telle qu'elle a été enseignée par les successeurs des apôtres, jusqu'à nos jours, est absolument dépourvue de science dans sa partie dogmatique et n'a donné en pâture à l'Esprit humain que des fictions ou de fausses entités métaphysiques présentées comme de vivantes réalités et longtemps imposées aux consciences, sous peine de mort.

Qu'on ne croie pas cependant que nous soyons de ceux qui méconnaissent les services rendus par les religions en général, et tout particulièrement par la religion chrétienne. Nous devons aux religions et surtout à la dernière venue, à la religion du Christ, à peu près tout ce que nous sommes. C'est l'Eglise, et plus récemment la Réforme qui a fait notre civilisation moderne. Mais je n'hésite pas à dire que si nous devons au Catholicisme et à la discipline de l'Eglise, et plus tard à l'influence de l'ancien et du nouveau Testament (grâce au Protestantisme), le peu que nous valons moralement et socialement, nous devons au Christianisme et à ses dogmes, nous devons aux enseignements des Eglises une foule de fausses notions et d'idées absurdes et malsaines, qui ont trop longtemps obscurci, dans les générations chrétiennes — depuis 15 ou 18 siècles! — les lumières naturelles du Sens commun et de la Raison pour ne pas avoir fini par altérer l'équilibre des caractères et troubler les consciences. Il existe de nos jours, et il existera probablement longtemps encore, au sein de notre civilisation, née du christianisme, une *déraison* chrétienne, pour ne pas dire un genre de folie, lucide et raisonneuse, qui nous vient de l'éducation chrétienne, de la foi chrétienne, de la manière chrétienne de comprendre les choses. Le christianisme reposant sur une conception du monde et de la vie, fautive, irrationnelle, insensée, ne pouvait nous fournir des idées vraies et justes sur nos droits et nos devoirs réciproques, sur l'ensemble de nos rapports avec la nature terrestre, dont la régie nous incombe, sur

l'humanité présente, passée et future, dont nous sommes les membres actifs et encore inconscients de l'œuvre à accomplir, enfin, sur le but ultime et suprême de l'existence...

Encore, si n'ayant pas de notions exactes à donner aux hommes sur la création, sur l'ordre cosmique, sur la nature terrestre, sur l'introduction du mal dans le monde, sur Dieu et la vie d'outre-tombe, le christianisme *de la lettre* s'était abstenu de traiter ces grands problèmes et d'imposer ses prétendues solutions comme des vérités absolues et de source divine ? Mais non, les successeurs des apôtres, les docteurs, les pères de l'église, les évêques, les papes, les conciles sont arrivés à construire cet enchaînement indigeste de dogmes tous plus faux, plus absurdes, plus ridicules les uns que les autres qui commencent au péché originel et finissent à l'immaculée conception et à l'infailibilité du pape ! Tout est faux, tout est erroné, tout est irrationnel, dans ces dogmes qui constituent le fond doctrinal du christianisme, et il en est qui sont de véritables blasphèmes à l'endroit de l'être parfait. Ce sont même ces grossières erreurs sur Dieu qui ont amené la terrible réaction qu'on voit se produire de nos jours contre son saint nom. Comment en effet concilier la bonté de Dieu et sa justice avec l'enfer éternel, avec la damnation du genre humain pour la désobéissance du premier couple, avec le salut par le sang du juste, etc., etc...!

Aussi, est-ce un phénomène particulier à notre époque de voir les *nouveaux Jacques* associer les cris de « *plus de Dieu ! guerre à Dieu ! ni Dieu ni maître !* » à leurs revendications pour une plus équitable répartition des charges sociales. Ainsi l'espoir en Dieu, la croyance en Dieu, au lieu de se confondre, pour les serfs du travail, avec l'idéal d'une justice parfaite, ne représente plus à l'esprit de ces malheureux que les iniquités séculaires dont ils souffrent, et son nom, invoqué comme la clef de voûte d'un édifice social qui les écrase de son poids, leur paraît le premier obstacle à l'établissement du règne de la justice et de l'humanité !
Triste.

Nous ne pouvons ici développer notre pensée. Il nous faut conclure. La conclusion, c'est qu'il faut commencer par nous guérir de la maladie chrétienne, en prenant bien garde de ne pas la remplacer par quelque autre maladie, comme cela se fait trop souvent de nos jours dans la thérapeutique médicale. Il faut surtout se garder de la *table rase*. Il n'y a pas de table rase possible dans la vie des sociétés humaines. La table rase serait la suspension des rapports et par conséquent la cessation même de la vie sociale. Car la vie partout, dans les sociétés humaines comme dans la nature, ne se maintient que par la mutualité des rapports, et l'on ne suspendrait pas plus impunément le jeu des organismes sociaux que le mouvement harmonique et engrené des sphères célestes. Mais en même temps que la loi de continuité règne dans le monde, le progrès y exerce aussi ses droits, et il suffit, pour modifier un état social

donné, d'y introduire par l'éducation, par l'instruction, par la presse et la parole, des vérités ou des principes capables d'illuminer, de passionner les âmes en les éclairant sur leurs droits, leurs devoirs, leur nature et leur destinée.

Si la table rase est toujours une erreur, l'emploi de la méthode révolutionnaire est le plus souvent un crime, en même temps qu'une faute. Entendons-nous, cependant ! Ce que je blâme, ce que je condamne, c'est *la méthode révolutionnaire* systématiquement appliquée à la vie politique, économique, religieuse des sociétés, en possession des droits de l'homme et du citoyen, mais j'admets *la révolution* et je trouve l'insurrection légitime là où l'oppression, la force brutale, l'iniquité, le fanatisme, la barbarie, font obstacle à la marche de l'Esprit humain et méconnaissent les droits imprescriptibles de la personne humaine et de l'humanité ! Je vais plus loin. Je dis avec Lafontaine : « Notre ennemi, c'est notre maître ; » et j'absous d'avance tout esclave, tout opprimé, qui, se sentant digne de la liberté qu'on lui refuse, supprime, s'il n'a d'autre moyen, son maître ou ses maîtres, pour la conquérir. Qu'on me pardonne cette profession de foi peu évangélique, dont le besoin, en ce lieu, ne se faisait peut-être pas bien sentir, à moins que ce ne soit pour me fournir l'occasion de protester, au nom de la dignité de la personne humaine et pour l'honneur de l'humanité, contre cette parole impie mise dans la bouche du héros de l'Évangile : « Ne résistez pas à celui qui vous fait du mal. Mais si quelqu'un te soufflette sur la joue droite, présente-lui encore la gauche ! »

Consolons-nous cependant en songeant que le spectacle de trouble mental et de dissolution morale que nous avons sous les yeux est celui qui accompagne toute palingénésie sociale. Ne voyons-nous pas la corruption suivre toutes les morts et précéder toutes les renaissances ? Souvent les sociétés périssent dans la crise et succombent avant l'enfantement d'un ordre nouveau. C'est ce qui s'est vu bien des fois dans le passé. Nous ne devons pas avoir cette crainte. Notre civilisation ne périra point. Si elle porte en elle ses causes de dissolution, elle possède aussi dans son sein ses principes de transformation et de rachat. Les germes de vie sociale sont trop puissants de nos jours et trop répandus dans toutes les parties du monde civilisé et dans toutes les classes pour ne pas susciter partout les formes rajeunies d'une société et d'une religion nouvelle. Enfin, il y a plus de dix justes dans Sodome.

(*La fin au prochain numéro*).

CH. FAUVETY.

RÉPONSE DES ATMISTES AU VIEUX SPIRITE

(Voir page 244 de la REVUE SPIRITE du 15 avril)

La Société Atmique, interpellée dans le numéro précédent au sujet de la théorie du phénomène de la matérialisation des esprits, croit faire acte de bonne volonté en donnant ici purement et simplement les explications suivantes :

ÉTUDE SUR LES APPARITIONS APPELÉES A TORT MATERIALISATIONS (1)

Toutes les théories émises jusqu'à présent pour expliquer ce phénomène n'ont pu le faire accepter que de gens convaincus à l'avance. Ces théories sont si fantaisistes qu'elles n'encouragent pas les hommes de science à s'occuper du phénomène, à l'étudier et à chercher à l'expliquer au moyen des principes qui régissent la science moderne. Aussi les spirites, faute de mieux, se contentent de ce que disent ou écrivent les personnes qui partagent leurs croyances, et se vengent de l'indifférence des savants par des railleries qui ne sont pas toujours d'un goût exquis.

Mais entrons tout de suite en matière. Les apparitions qui se sont produites à Londres, dans le laboratoire de M. Crookes, par l'intermédiaire de miss Cook, sont d'une nature identique à celles qui ont eu lieu par la médiumnité de Home, aux Tuileries, chez Mme Tacher de la Pagerie, chez le prince Murat et ailleurs. Ces phénomènes ne diffèrent entre eux que par leur intensité. Si l'apparition était complète à Londres, elle n'était que partielle à Paris. La raison de cette différence est tout entière dans la composition du milieu dans lequel les phénomènes se produisaient. En effet, que voyons-nous chez M. Crookes ? Des gens sérieux, réunis en petit nombre pour trouver une grande vérité ou dévoiler un truc vulgaire, remplissant toutes les conditions physiologiques voulues et cherchant par la continuité des séances à fixer le phénomène. Au contraire, dans les réunions aristocratiques dont nous venons de parler, nous trouvons nombreuse et joyeuse compagnie, plus avide de plaisir que de vérité, plus occupée à rire de ce qui se passait sous ses yeux qu'à chercher à l'étudier. Une différence aussi grande dans la composition de ces deux milieux devait nécessairement amener ce qui a eu lieu, c'est-à-dire une grande disproportion dans les résultats.

Ceci dit, il est bon de faire ressortir ici un fait dont on ne paraît pas se douter généralement. Nous voulons parler de cette différence de perception chez ceux qui assistent à ce genre d'expériences. Ainsi nous lisons dans le livre de M. Crookes, sur le spiritualisme, à la page 156,

(1) Le mot *matérialisation* implique l'idée de quelque chose qui n'est point matière et qui devient matière. Ceux qui emploient ce mot veulent peut-être dire *condensation* ; mais cette expression est aussi erronée que l'autre.

les lignes suivantes : « Les mains et les doigts ne m'ont pas toujours
« paru être solides et comme vivants. Quelquefois, il faut le dire, ils
« offraient plutôt l'apparence d'un nuage vaporeux condensé en partie
« sous forme de main, *tous ceux qui étaient présents ne le voyaient pas*
« *également bien*. Par exemple, on voit se mouvoir une fleur ou quelque
« autre petit objet, un des assistants verra une vapeur lumineuse planer
« au-dessus ; un autre découvrira une main d'une apparence nébu-
« leuse, tandis que d'autres ne verront rien autre chose que la fleur en
« mouvement. » Chez Mme Tacher de la Pagerie, il en fut de même.
Tous les invités, *sans en excepter un seul*, voyaient remuer sans cause
apparente le bracelet que la maîtresse de la maison portait à son bras ;
mais tous ne voyaient pas également bien la main qui paraissait être la
cause de ce mouvement. Il en était de même pour les sensations pro-
duites sur le toucher ; elles étaient loin d'être ressenties de la même
façon par chacun des assistants.

Quelle conclusion devons-nous tirer de ces faits ? Elle est bien simple.
D'abord, que dans le cas d'apparition, l'objet qui captive l'attention des
observateurs *n'est pas un objet solide*, ensuite que dans ce phénomène, à
la différence de ce qui arrive pour le cas d'un objet effectivement SOLIDE,
mais dont l'action sur le cerveau ne peut s'exercer autrement que par
l'intermédiaire des sens, et cela d'une façon identique pour toutes les
personnes présentes ; dans ce phénomène, disons-nous, la *cause*
efficente (1) de l'apparition agit immédiatement sur le cerveau des
assistants qu'elle affecte, sans passer par le sens dont elle n'a aucun
besoin, et cela dans la mesure et en raison du degré et des conditions
d'impressionnabilité des assistants.

Nous en avons tous les jours un exemple dans le magnétisme, où la
cause efficiente produit sur tel sujet plutôt que sur tel autre le phéno-
mène appelé *suggestion*. Dans ce cas, le sujet dévore un navet avec la con-
viction que c'est une poire délicieuse, et cette conviction est aussi grande
chez lui qu'elle peut l'être chez les personnes qui voient et touchent une
apparition.

On nous objectera que chez M. Crookes, la photographie a reproduit
l'apparition de Katie King, telles que les observateurs l'ont vue ; et que
des appareils de pesage ont été influencés par elle.

En ce qui concerne la première objection, nous ferons remarquer que
le cas n'est plus le même. Ici le phénomène, de physiologique qu'il était,
est devenu purement chimique. Nous avons actuellement un exemple
curieux du rôle que jouent les rayons chimiques dans la photographie.
On a découvert, tout récemment, dans la constellation des Pléiades,

(1) Nous laissons aux membres de chaque école, église, ou secte, le soin de
remplacer cette expression par celle qui leur convient le mieux : âme, esprit,
force psychique, force neurique, élémental, élémentaire, entité, intelligence,
dieu, ange, diable, etc.

une nébuleuse que les yeux des astronomes, aidés par les instruments les plus puissants, n'arrivent pas à constater. Il est évident que, dans ce cas comme dans celui des photographies spirites de M. Crookes, les rayons chimiques dont nous venons de parler, jouent en réalité le principal, sinon l'unique rôle, dans la production du phénomène en question.

Quant à la seconde objection, nous renvoyons, pour sa réponse, aux propres expériences que M. Crookes a faites avec le concours de M. Home, et desquelles il résulte que la cause efficiente agit très bien sur le fléau ou les plateaux d'une balance sans le moindre contact de la part des personnes présentes.

En résumé, dans le cas d'apparition, la cause efficiente, l'entité intelligente, pour se faire voir, agit directement sur le cerveau des assistants; c'est du magnétisme pur et simple. Dans le cas de la photographie, nous avons affaire à un phénomène chimique, qui n'est pas nouveau. Les spirites l'ont expérimenté à leurs dépens, et ont gardé la conviction de sa réalité, malgré les jugements rendus par les tribunaux. Quant à l'action exercée sur la balance, nous en trouvons l'explication dans le domaine de la typtologie. Tous les spirites, qui se sont occupés de cette branche de la psychologie ont vu des tables d'un poids quelconque devenir subitement plus légères ou plus lourdes, suivant le désir des observateurs. Ce phénomène est trop commun pour que nous nous y arrêtions d'avantage.

Nous allons négliger une dernière objection, celle des cheveux coupés, dit-on, dans la chevelure même de Katie King. Il serait bon de savoir au juste quelle est, à ce sujet, l'opinion de M. Crookes, et, à défaut de cette opinion, il serait indispensable d'avoir en mains le *rapport textuel* relatif à ce phénomène. Dans tous les cas, voici notre réponse : ou les cheveux en question étaient d'une nature identique au reste du corps apparent de Katie, ou c'étaient de véritables cheveux. Dans le premier cas, ces cheveux auraient nécessairement disparu avec le reste du corps quand la cause qui produisait l'apparition avait cessé d'agir. Si, comme on le dit, ces mêmes cheveux sont restés visibles et même tangibles, après la disparition de Katie, c'est-à-dire quand l'action inconsciente du médium avait cessé, dans ce cas, il faut reconnaître que cette mèche de cheveux était préexistante à l'apparition, et a constitué un apport. En effet, la théorie des *apports* si souvent agitée dans ce journal, suffit amplement pour expliquer le phénomène, qui devient, grâce à elle, d'une grande simplicité.

Nous entendons dire partout, et on ne manquera certainement pas de nous le répéter, que la science n'a pas dit son dernier mot, qu'elle est loin de connaître toutes les lois qui régissent l'univers, et que par suite il peut se faire qu'il existe des principes encore inconnus des savants, notamment ceux qui concernent les phénomènes relatifs aux apparitions. A cela nous répondrons qu'en effet la science augmente tous les

jours le champ de son observation et de ses découvertes, et qu'elle étudie constamment de nouveaux principes. Mais, nous défions qui que ce soit de prouver qu'un seul axiome scientifique ait jamais été démenti par un fait nouveau. Or, c'est précisément sur des axiomes scientifiques que nous nous appuyons pour nier la possibilité de la concentration instantanée d'un volume immense d'atomes, quand il s'agit du phénomène des apparitions. La force d'expansion de la dynamite est un exemple qui doit faire réfléchir ceux qui croient à cette possibilité de concentration et de dilatation subites.

Un mot avant de conclure. Quel est l'état d'esprit dans lequel se trouvent ceux qui assistent aux séances d'apparition? A cette question, nous répondrons que, de l'aveu même de ces observateurs, et nous parlons des meilleurs, des plus autorisés, cet état n'était pas l'état normal, c'est-à-dire celui dans lequel se trouve le chimiste devant ses cornues, l'électricien devant ses instruments, ou l'astronome occupé à étudier la marche des astres. Tous ceux qui ont vu des fakirs vous diront que la présence de ces êtres singuliers vous rend tout drôle, suivant leur propre expression.

En résumé, la réponse que nous venons de faire à l'invitation qui nous a été faite, n'est point la négation du fait des apparitions. Elle affirme au contraire que ce phénomène, malgré sa rareté et les difficultés qui entourent sa production, doit être recherché, au point de vue de l'intérêt qu'il présente en lui-même et dans ses conséquences. Ce que nous nions, c'est que ces apparitions soient l'effet d'une concentration instantanée de la matière; en un mot, que ce soit des *corps solides*.

La Société Atmique.

ENTRE DEUX MONDES

Entre deux mondes. — *Twixt two worlds!* Tel est le titre, parfaitement approprié, du reste, que M. John Farmer, un des auteurs *spirites* ou, comme disent les Anglais, *spiritualistes* les plus justement célèbres de l'autre côté du détroit, donne à la merveilleuse histoire qu'il vient de faire paraître du grand *médium* William Eglinton. Un compte-rendu de cet ouvrage est dû à nos lecteurs; car il ne s'agit pas ici simplement d'une pure biologie, mais d'une exposition détaillée de faits de *médiumnité* d'un intérêt général. Parmi ces faits, il y en a de tout à fait avérés et que la critique la plus sévère ne peut que confirmer comme tels. C'est sur ceux-là que nous insisterons dans l'analyse qui va suivre; et, comme nous ne voulons pas que notre appréciation personnelle influe en rien sur celle des lecteurs de la *Revue*, nous ferons comme M. Farmer, qui, au lieu de raconter lui-même, a eu l'excellente idée de laisser la parole

aux autorités mêmes dont il appuie son récit. Nous nous bornerons, nous, à traduire aussi littéralement que possible les parties de ces rapports qui nous ont paru les plus saillantes.

Disons d'abord un mot du médium.

William Eglinton est né le 10 juillet 1857, à Islington, un des faubourg de Londres, dans la partie nord-ouest de cette grande capitale. Son père était Ecossais, et sa mère, une demoiselle Wyse, était Anglaise et de Londres même : excellentes gens l'un et l'autre, mais le premier ne croyant à rien et ne pratiquant aucune religion, et la mère, au contraire, d'une piété douce et résignée. Le courant paternel fut celui qui entraîna d'abord le jeune William ou Willie, comme ses parents l'appelaient et comme ses amis l'appellent toujours : enfant et puis adolescent, le petit bonhomme fut matérialiste et athée. Mais à la mort de sa mère, en juillet 1873, d'une mère qu'il aimait et vénérait, il commença à penser, et se posa la grande question dans laquelle se résume toute la philosophie : qu'est-ce que mourir ? C'est par la mort, en effet, que la vie s'explique ; la mort expliquée, le mystère de la vie n'en est plus un. On ne sait bien pourquoi l'on vit et comment on doit vivre que lorsqu'on sait ce que mourir veut dire et ce qui s'ensuit du trépas. A cette époque, le jeune Willie suivait, avec son père, les cours inaugurés à la salle des sciences (Hall of science) par M. Charles Bradlangh. Un jour, — c'était en février 1874, — une discussion sur le spiritisme s'engagea, dans un de ces cours, entre le docteur Sexton et M. Foote, celui-ci attaquant et l'autre défendant. M. Sexton, qui avait débuté, lui aussi, dans la carrière par le scepticisme et que la vue des choses avait converti à d'autres idées, invoquait à l'appui de son exposé sa propre expérience et engageait ses auditeurs, en leur en développant la méthode, à expérimenter comme il avait fait lui-même. Le père Eglinton trouva le motif excellent, et il résolut d'essayer de la preuve. Un petit cercle d'intimes fut organisé chez lui ; mais les premières séances n'aboutirent à rien. Notre jeune homme, désappointé et découragé, commençait à trouver la chose ridicule. Il alla même jusqu'à écrire sur la porte de la salle de ces petites réunions : « Ici sont enfermés des fous ! » Son père se fâcha, et il y avait de quoi, assurément ; mais il n'en démordit pas, et il signifia à son fils ou de se joindre au cercle et de s'y tenir tranquille ou de quitter la maison aux heures des séances. Willie préféra rester. Maintenant laissons-le parler lui-même :

« Mes façons jusque-là, dit-il, avaient été celles d'un gamin espiègle ;
« mais dès que je me trouvai en présence des « investigateurs », un
« sentiment étrange et mystérieux s'empara de moi, sentiment que je
« ne pus secouer. Je m'assis à la table, bien décidé, s'il arrivait quelque
« chose, à y faire obstacle. Il arriva quelque chose, en effet, mais je fus
« impuissant à l'empêcher. La table donna des signes de vie ; elle bondit
« tout à coup et s'éleva en l'air, où elle demeura suspendue jusqu'à ce

« que, nous étant mis debout, nous l'eûmes attirée à nous : ceci se pas-
« sait en pleine lumière. Elle répondit ensuite intelligemment aux ques-
« tions qui lui furent posées. Le lendemain soir, la réunion fut plus
« nombreuse, la nouvelle s'étant répandue que *nous avions vu des esprits*
« *et causé avec eux*, et l'on y apporta un redoublement d'ardeur. Après
« récitation de la prière accoutumée, il me sembla que je n'étais plus de
« ce monde. Je fus comme ravi en extase ; j'étais en *trance* (1). Mes
« amis, qui étaient novices en la matière, essayèrent de tous les moyens
« pour me faire revenir à moi, mais inutilement. Au bout d'une demi-
« heure je repris mes sens, en éprouvant un fort désir de revenir en
« l'état d'où je sortais. Nous eûmes des communications qui me convain-
« quirent décidément que l'esprit de ma mère était réellement revenu
« à nous. Même dans l'hypothèse que nous et nos amis conspirassions
« chacun de notre côté pour nous tromper réciproquement, comme
« beaucoup le prétendent, le contenu seul des messages reçus devait
« suffire pour me convaincre de la présence effective de quelque puis-
« sance anormale capable de nous dire des choses connues uniquement
« des « morts » et de nous. Les différentes théories d'*élémentaires* et
« *élémentaux*, de *corps astraux*, etc., n'avaient pas encore été raises en
« avant pour tout embrouiller et troubler, et je tenais tout bonnement
« pour démontré que [ceux qui avaient quitté cette vie pouvaient com-
« muniquer et communiquent effectivement avec nous. Je commençai
« alors à comprendre combien ma vie passée s'était égarée et avait été
« creuse et vide, et je sentis un plaisir ineffable à savoir, sans qu'il pût
« me rester un doute, que ceux qui étaient sortis de ce monde pouvaient
« revenir et prouver l'immortalité de l'âme. Dans le calme de notre
« cercle de famille, où n'étaient admis que quelques intimes, nous
« jouissions, sans mélange, de notre communion avec les défunts, et
« nombreuses sont les heures que j'ai passées de la sorte. »

Au nombre des amis qui fréquentaient le cercle de famille dont il vient d'être question, se trouvait M. Haxby, qui se fit ensuite connaître comme médium médecin ou guérisseur et qui, depuis, a quitté ce monde pour une vie meilleure.

Il s'était écoulé quelques mois à peine depuis la première séance, lorsque se révélèrent les esprits qui devaient-être les guides ou *controls*, ainsi que s'expriment les Anglais, de leur jeune médium William Eglinton. Ces esprits ou *controls* se donnèrent eux-mêmes les noms, qu'ils ont gardés, de Joey Sandy et d'Ernest. Ce n'est qu'un peu plus tard que paraît en scène un autre guide, celui de l'esprit de la jeune Daisy, qu'on retrouve très souvent encore dans les manifestations ultérieures.

La puissance médiumnique de M. Eglinton ayant attiré l'attention

(1) Les Anglais désignent par ce mot l'extase médiumnique ; nous le conservons en français, en le soulignant, néanmoins.

publique, il reçut de nombreuses demandes de séances, mais il lui répugnait de jouer le rôle de médium de profession, et il résista à tous les efforts qui furent tentés pour l'engager dans cette voie. Aussi les séances qu'il donna eurent-elles longtemps le caractère de réunions privées, et ce n'est que bien tard, que, cédant à un entraînement de missionnaire, il consentit à se produire publiquement. Vers la fin de 1875, il fit la connaissance de Madame Woodforde, dans les salons de qui il débuta comme médium professionnel. Puis il eut des séances dans le local de la Société psychologique de Brixton, chez madame Macdougall Gregory et ailleurs, auxquelles prirent part des personnages tout-à-fait marquants, entre autres sir Garnet, aujourd'hui vicomte Wolseley, Lady Monort-Temple, la vicomtesse Avonmore, le général Brewster, le capitaine James, M. Benjamin Coleman, M. Charles Blackburn, un des hommes qui ont le plus généreusement et le plus largement contribué en Angleterre au développement des études psychiques, M. Dawson Rogers, le Révérend W. Mial, le Révérend W. Newbould, le docteur Kenealy, etc. Dans la plupart de ces séances, notamment chez M. Blackburn, les manifestations avaient lieu en pleine lumière et après ligotage du médium, qui restait en vue de toute l'assistance. Les précautions prises, nonobstant toute la confiance qu'on pouvait avoir en un homme de la simplicité et de la sincérité de M. Eglinton, furent telles, qu'un journal put dire que, s'il y avait prestidigitation, elle serait plus merveilleuse et plus inexplicable que le fait simple d'une action d'esprits.

Nous ne pouvons, dans un simple compte-rendu, insister sur tous les faits de matérialisation que reproduit, avec accompagnement de témoignages nombreux, le livre que nous analysons. Nous en ferons, néanmoins, connaître les principaux. Voici, d'abord, quelques-uns de ceux qui se sont passés à Malvern chez M. le docteur Nichols, où M. Eglinton, qui venait d'être malade, se trouvait en traitement. C'est le docteur qui parle :

« Le 1^{er} juillet 1877 nous eûmes une séance dans les conditions d'épreuve les plus rigoureuses. Pour s'assurer que la voix de Joey, — l'esprit guide, — une voix ferme et distincte, n'était pas celle du médium, Mme Nichol savait mélangé un peu de vin et d'eau, et M. Eglinton, quoique alors en *trance*, en avait pris une gorgée. J'abaissai le gaz, et Joey parla immédiatement de sa meilleure voix. Je haussai ensuite le gaz, et le médium endormi rejeta dans une cuvette le liquide qu'il avait gardé dans la bouche. Je collai une bande de papier gommé sur ses lèvres, de manière à les tenir bien closes. Dès que j'eus abaissé le gaz, la voix se fit de nouveau entendre pleine et sonore, puis, le gaz relevé aussitôt, je trouvais le papier gommé à sa place, tellement séché même, que je ne pus l'enlever que difficilement.

Mme Nichols reprend le récit du docteur, dans une lettre adressée au *Spiritualist*, et le poursuit ainsi :

« La première matérialisation à laquelle j'aie assisté a eu lieu à Malvern, avec Willie Eglinton comme médium. Un cabinet avait été improvisé au moyen de deux châles suspendus dans une embrasure de fenêtre. Derrière ces rideaux improvisés, Willie avait été s'asseoir sur un fauteuil. Nous étions éclairés par la lumière d'une chandelle, dont le docteur Nichols atténuait un peu l'éclat de la main. La réunion se composait de sept personnes : le médium, le docteur et Mme Nichols, et quatre de leurs pensionnaires, dont le plus âgé avait cinquante-trois ans et le plus jeune vingt-cinq. Tous paraissaient avoir les conditions requises pour une investigation honnête et sérieuse. Il y avait entre nous les meilleurs rapports d'harmonie.

« La première personne qui apparut fut un enfant, paraissant âgé de deux ans environ. Les rideaux formés par les châles avaient été écartés, et l'enfant fut vu en avant de Willie et tout près de lui. Cette forme disparut, et il en vint une autre, qui avança d'un pas ferme en dehors des rideaux, qui furent fermés. C'était une jeune fille Indienne, paraissant âgée d'environ treize ans ; on l'appela Daisy, nom sous lequel elle a depuis servi de guide à Willie Eglinton avec Ernest et Joey. Je lui exprimai le désir qu'elle vint jusqu'à moi. J'étais assise sur un sofa un peu reculé du mur. Elle vint se placer derrière le sofa, et s'y tint debout, enveloppée dans une ample draperie blanche. Elle me prit la main et la baisa de façon qu'on entendit le baiser ; sa main à elle était chaude et douce. Elle dit d'une voix basse, mais distincte : « Je vous aime. J'aime la main qui donne. » Son visage était large, et ses traits étaient ceux des Indiens Peaux-Rouges de mon pays, dont j'ai vu un grand nombre. La draperie était dure au toucher, quoique d'une sorte de mousseline transparente ; je la vis très distinctement. Lorsque Daisy eut disparu, nous fûmes priés d'éteindre la lumière. Nous le fîmes, et aussitôt apparut la tête d'un homme, éclairée par une lampe, qu'il tenait au-dessous du menton ; nous ne vîmes rien du reste du corps, la tête seule avec une longue barbe grise. Cette tête s'avança tout près de mon visage, les yeux, des yeux sombres, fixés sur les miens. Je fus effrayée de ce regard étrange et priai le spectre de s'éloigner de moi. La tête se dirigea vers une dame de l'autre côté du salon et la baisa au front. Cette dame la reconnut pour celle de son mari, mort depuis quatre ans. Après cela il nous fut permis de rallumer notre chandelle, et la salle se trouva assez bien éclairée. La tête réapparut, mais cette fois sur un buste de solide apparence. L'individu portait un pantalon blanc collant et une veste, sans draperie ; il avança jusque devant une table au milieu de la pièce, la poussa, comme pour montrer qu'il en avait la force, et resta là les mains sur la table. Sa femme était assise d'un côté de la salle, et moi de l'autre. Il vint encore vers moi et me regarda dans les yeux, le visage très près du mien ; ses yeux semblaient vouloir me transpercer. Je le priai de se retirer. Il alla vers sa femme, à ma prière, et l'embrassa de

nouveau. Au bout de quelques minutes, il se dirigea du côté du cabinet, écarta le rideau, entra, et nous ne le vîmes plus.

« Le lendemain ou sur-lendemain de cette séance, j'étais dans la chambre de Willie, où j'entendis des coups sur les meubles. Je posai la main sur une table près de Willie, qui y posa aussi la sienne. Les coups répondirent à l'épellation de l'alphabet, et il me fut dit que le docteur J. B. Ferguson désirait que nous eussions, Willie et moi, une séance où il se matérialiserait. De son vivant, c'était un ami intime, qui nous était très cher. Nous disposâmes comme précédemment deux châles en forme de rideaux pour faire cabinet. J'avais, après la première séance, manifesté le désir de voir ensemble le médium et une des apparitions. C'était en plein jour; nous avions tout fermé, et la chambre se trouvait dans l'obscurité; néanmoins, nous pouvions voir distinctement les formes, sans, toutefois, bien saisir les traits. Bientôt apparut un homme de haute taille. Une des dames à côté de moi pensa que c'était son mari, qui, de son vivant, avait six pieds trois pouces (1). Elle n'avait jamais vu de matérialisations, et elle ne fut pas sûre de son identité, à raison du peu de jour, quoique l'ensemble lui parût bien être celui-là. Comme elle exprima un doute, le spectre traversa la pièce et s'avança vers une fenêtre de devant; il souleva le rideau et fit tomber en plein sur lui la lumière du jour; sa femme le reconnut alors parfaitement. Après s'être ainsi montré, il s'inclina gracieusement à plusieurs reprises, demeura un moment devant nous, puis se dématérialisa peu à peu, jusqu'à ce que, réduit à la taille d'une douzaine de pouces, il parut éclater tout à coup, et il n'en resta plus rien.

« Il nous fut ensuite permis d'éclairer assez pour voir les formes. Il y avait, devant le sofa où j'étais assise entre deux dames, une lourde table et une chaise légère. Alors apparut le Dr Ferguson, mon ami, tel exactement que nous l'avions connu, grand, à large poitrine, très droit, avec des mouvements vifs et brusques. Il prit une grande boîte à musique, la remonta, et la posa lourdement; il écarta ensuite la grosse table de devant le sofa, et avança un grand fauteuil, qu'il plaça devant moi. Il s'y assit, me touchant presque. Chacun de ses mouvements était semblable à ceux que je lui avais connus. Il y a six ans qu'il est dans le monde spirituel. Il me prit la main, mais je compris qu'il ne pouvait parler. C'était un ami cher à notre fille décédée il y a environ douze ans: — « Docteur Ferguson, lui dis-je, Wilhelmine, — c'était le nom de notre enfant, — est-elle ici? » Il se leva, alla vers le cabinet, frappa trois coups, et disparut. Notre fille s'avança de l'endroit où il venait de disparaître, jeune fille frêle, vêtue de blanc, sa chevelure d'or flottant sur ses épaules. Elle traversa la pièce, s'approcha de moi, s'agenouilla, me prit la main et la baisa de manière à être entendue. Elle demeura à genoux quelque peu de temps, puis elle se leva, retourna vers le cabinet et disparut.

(1) Le pied anglais n'est que de m. 0,304.

« Ensuite vint Joey, qui prit la boîte à musique et la monta; il la faisait aller et l'arrêtait, au moindre mot de commandement... Puis, la voix sonore d'Ernest se fit entendre, disant : « Vous désiriez, madame Nichols, voir en même temps une forme et notre médium. » — « Oui, répondis-je, mais j'en ai vu assez pour n'avoir pas besoin de cette preuve. » — « Et pourtant, nous voulons vous la donner, » reprit Ernest. Un instant après, le médium sortit de derrière les rideaux, et se posa devant nous, ayant à son côté une mignonne petite fille, que l'on nous dit être la jeune indienne Daisy. Ce fut la dernière manifestation de la soirée. »

Ce qui va suivre est d'une nature telle que, pour y croire, comme le dit très bien Mme Nichols elle-même, on a besoin d'avoir vu et de n'avoir pas vu tout seul, mais en compagnie nombreuse et composée de personnes honorables.

Le *control* du médium, Joey, avait promis de matérialiser de l'or et des pierres précieuses. Voici comment il remplit sa promesse, dans une séance tenue chez le Dr Nichols, à Malvern, le 14 octobre 1877 :

« Joey apparut, dit Mme Nichols, dès que le cercle fut formé. Il sembla bien aise de me voir et me tapa doucement sur la tête. Il y a douze ans que, dans une séance, il me fut dit que les esprits pourraient à l'avenir matérialiser de l'or et des pierres précieuses. L'été dernier, Joey nous en avait dit autant. Nous étions réunis au nombre de cinq, outre le médium : « Souvenez-vous, dit Joey, de la promesse que je vous ai faite; je vais la tenir aujourd'hui. » Il joua de son instrument de musique et conversa avec nous pendant une heure environ; puis vint Ernest, qui nous salua et demanda qu'on laissât reposer le médium. Nous nous assîmes avec Willie en dehors du rideau, notre lampe éclairée. Willie paraissait à moitié en *trance*, mais parlait de temps en temps. Il s'assit près des rideaux noirs suspendus devant le sofa et qui forment le seul cabinet dont nous ayons l'habitude de faire usage. Une grande forme de femme, vêtue de blanc, écarta les rideaux, et Willie parut attirée vers elle, exactement comme un somnambule est attiré par son magnétiseur. Un moment ils restèrent debout l'un à côté de l'autre en pleine lumière. Willie se rassit ensuite sur le sofa, et la forme demeura seule debout. Elle ne tarda pas à se retirer. Les rideaux se fermèrent, mais aussitôt apparut l'esprit manchot Abd-Allah. Nous fûmes invités à donner plus de lumière. Nous élevâmes le gaz, de manière à en avoir assez. L'esprit s'approcha de nous et nous permit d'examiner ses bijoux qui étaient très riches. Dans mon empressement à voir et à examiner de près, je coudoyai sa vigoureuse forme, et lui dis : « Je vous demande pardon », comme j'aurais fait à tout gentleman. Deux fois je me pressai contre la forme de cet homme. Il permit à chacun de nous d'examiner ses bijoux : il y en avait un en forme de croissant, un autre en forme d'étoile. Il portait, en outre, des diamants, des émeraudes, des rubis.

« Après lui vint Joey, vêtu d'un beau costume, que nous ne lui avions

jamais encore vu. Il avait une sorte de chaperon sur la tête. Il s'assit à la table, et demanda du papier et un livre, qu'on lui donna. Pendant quelque temps il agita les mains comme s'il prenait quelque chose dans l'air ambiant, exactement comme lorsqu'il fait de la mousseline. Au bout de quelques minutes, il laissa tomber sur la table une grosse bague de diamant : « Vous pouvez tous prendre l'anneau, dit-il, le passer à vos doigts et le garder le temps de compter jusqu'à douze. » Mademoiselle M... le prit et l'approcha du gaz. C'était une forte bague en or, avec un diamant qui ressemblait beaucoup à un que portait un de mes amis et qui vaut mille livres sterling (25,000 francs environ). Joey l'estima neuf cents guinées (1). M. W... l'examina comme nous. Joey fit ensuite, ne manipulant l'air, ainsi qu'il nous sembla et qu'il le dit, deux diamants, très clairs et très beaux, du volume de la moitié d'un gros pois. Il nous les mit dans la main sur un morceau de papier. Nous les examinâmes, comme nous avons fait des autres. Il posa l'anneau et les diamants sur la table devant lui, et ensuite il apparut là une merveilleuse grappe de rubis, ayant au centre un rubis très grand d'environ un demi-pouce de diamètre. Nous les maniâmes tous, comme nous avons manié les autres. Finalement vint une croix, d'environ quatre pouces de longueur, ornée de vingt magnifiques diamants; nous nous la passâmes encore de main en main, et l'examinâmes tout à loisir. Joey reprit ensuite tous ces bijoux, qu'il plaça sur du papier et secoua pour les faire tinter : « Je pourrais, dit-il, laisser l'anneau en souvenir à Willie, mais cela le rendrait trop égoïste. » Il nous dit que le prix de marché de tous ces bijoux était de 25,000 livres sterling : « Je pourrais, ajouta-t-il, faire de Willie l'homme le plus riche du monde, mais ce ne serait pas pour son bien, ce pourrait être pour son plus grand mal. » Il plaça ensuite les bijoux devant lui, et il parut les faire fondre, comme fondent des grelons à la chaleur, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien...

« Vers la fin de la séance, Joey et Willie parurent en même temps, l'un à côté de l'autre, Willie toujours en *trance* : « Maintenant, dit Joey, vous me voyez avec Willie. » Nous répondîmes tous qu'en effet nous les voyions l'un et l'autre : « Eh bien! dit-il, peut-être êtes-vous tous *biologisés!* »

Bien des personnes pensent que le médium joue le rôle des esprits, vêtus en mousseline de Manchester apportée dans la salle des séances par des moyens occultes ou particuliers. Quatre fois j'ai vu une forme vêtue en blanc debout à côté de Willie Eglinton. J'ai vu Joey fabriquer des mètres de mousseline. Je l'ai vu debout à côté de son médium, et je l'ai entendu parler dans une pièce brillamment éclairée, tandis que Eglinton était au milieu de nous et pas plus en *trance* que nous-mêmes. J'ai vu des mains, des bras, le visage seul, et des formes entières paraître et

(1) La Guinée = 26 fr. 47.

disparaître. J'ai vu apparaître un homme de haute taille en pleine lumière, et je l'ai vu, au bout de quelques minutes, décroître insensiblement, jusqu'à n'avoir plus que quelques pouces de haut, et finir par éclater et disparaître. J'ai vu une forme complète se dissoudre, et la draperie qui l'enveloppait demeurer suspendue, comme tenue en l'air par une main; j'ai vu la forme se réduire peu à peu à rien et laisser son vêtement étendu le long du parquet, ce vêtement ne disparaissant à son tour que longtemps après. »

Quelque merveilleux que doivent paraître les faits qui viennent d'être racontés, ce n'était encore que le prélude de phénomènes plus étranges, comme on le verra dans la suite de ce compte rendu.

(A suivre).

X***

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

M. Laurent de Faget avait composé, pour notre soirée musicale et littéraire du 28 mars, un dialogue en vers qui a paru dans notre dernier numéro.

M. Laurent de Faget avait écrit d'autres vers en l'honneur d'Allan Kardec; il les a lus au Père-Lachaise, mais l'abondance des matières nous a empêché de les publier le 15 avril.

Nous reproduisons aujourd'hui ce petit poème philosophique :

A ALLAN KARDEC

Maître! sur nos chemins où la foule sans guide,
De l'ombre à la lumière, hélas! flotte toujours;
Où l'homme, épouvanté de la fuite des jours,
Ne peut croire au néant et cherche où Dieu réside;

Tu nous pris par la main pour nous conduire au port.
Ton âme simple et bonne eut une tâche austère :
Affranchir la raison, pénétrer le mystère,
Faire bénir la mort!

Qui, mieux que toi, comprit la loi de toutes choses?
Qui nous fit mieux rêver en nous touchant le cœur?
Qui suivit mieux notre âme en ses métamorphoses?
Tu vis le but divin dans toute sa grandeur.

Ton œuvre est de granit. En vain l'Intolérance,
De ses foudres usés veut la frapper encor;
En vain les détracteurs de ta chère croyance
Veulent à leur néant mesurer ton essor :

Qu'ont-ils prouvé tous ceux qui rampent sur la terre
Sans espoir et sans foi, sans but, sans lendemain?
Qu'ont-ils prouvé tous ceux dont la foi mensongère
N'offrit qu'un culte impur au maître souverain?

Les uns ont proclamé que l'âme est immortelle,
Mais ils ont méconnu l'amour du Créateur ;
Ils ont créé l'Enfer, la souffrance éternelle,
Que la raison repousse et qui nous fait horreur.

Les autres niant Dieu, n'ayant ni frein, ni juge,
Vainement du progrès se disent défenseurs :
Ils ont glacé l'espoir; la vertu sans refuge
Leur dit : « Pitié, cruels! c'est par vous que je meurs! »

Il manquait à ce siècle, en sa grandeur suprême,
Pour rendre plus brillants les lauriers glorieux
Dont il couvre les fronts qu'il honore et qu'il aime,
Le rayon de la Foi, soleil divin des cieux !

Et tu nous l'as donné par ta philosophie
Claire, juste, profonde, admirable toujours;
Tu sus nous révéler, pour consoler la vie,
Les secrets de la tombe où dorment nos amours.

Les Esprits t'ont dicté ton œuvre vaste et sûre;
Ils ont, de point en point, tracé l'enseignement
Que Dieu veut donner à l'humaine nature
Par ta plume logique et ton cœur indulgent.

Qu'importe de mourir puisque l'on doit renaître ?
Après le cercueil, le berceau;
Nul n'est abandonné, rien ne peut cesser d'être;
La vie ouvre son aile au fond du noir tombeau!...

De progrès en progrès cherchons l'aube nouvelle.
Nos chutes, nos douleurs, nos succès, nos revers,
Tout est juste et fécond : l'harmonie éternelle,
Telle est la grande loi de ce vaste univers.

Nos actions nous font une route meilleure
Si nous avons souffert sans nous plaindre du sort,
Et rendu l'espérance au malheureux qui pleure
Sous un destin parfois plus cruel que la mort.

Mais si, le cœur rempli d'un barbare égoïsme,
Nous n'avons ici-bas semé que la douleur;
Si nous avons passé sur terre avec cynisme,
Le front haut, le cœur bas, sans amour, sans pudeur;

Nous subirons alors dans d'autres existences,
Le juste châtement des fautes du passé;
Car il faut, même au prix des plus vives souffrances,
Que par le repentir le mal soit effacé.

Mais jamais l'avenir que Dieu donne à toute âme
N'ouvrira sous nos pas l'Enfer, gouffre de feu.
Nature! où caches-tu cet abîme de flamme ?
Tout l'univers est plein de la bonté de Dieu!..

Voilà ta grande loi, noble et cher Spiritisme.
Naître, mourir, renaître encor, lutter, grandir,
Telle est la destinée... A travers ce beau prisme,
Nous voyons Dieu sourire et les bois reverdir.

De printemps en printemps notre âme est entraînée
Que de fleurs sous nos pas! que de rayons joyeux!
Le mal disparaîtra. La terre fortunée
Regarde avec amour l'immensité des cieux!

Paix à tous. L'avenir, où brille l'espérance,
Aux hommes fatigués donnera le repos,
Et nul n'entendra plus la voix de la souffrance,
De la terre attristée éveillant les échos.

Alors l'humanité bénira ta mémoire,
Allan Kardec! Ton nom, rayonnant dans l'histoire,
Dira que dans ta lutte avec l'humaine erreur,
La raison approuva ce que sentit ton cœur.

Laisse tes fils ingrats renier ta doctrine :
L'avenir t'appartient, Maître! et l'éternité.
Nul n'a plus clairement écrit la loi divine,
Nul plus que toi n'est respecté!

A. LAURENT DE FAGET

LA PEINE DE MORT

En réponse à la note contenue dans la Revue Spirite du 15 avril courant, (n° 8-page 288) je me permettrai de dire ceci :

Partisan convaincu du libre arbitre, lorsqu'en parlant des criminels, je prétends que tous, sans exception, sont conduits au mal par la même force que rien ne peut arrêter, je n'ai pas voulu dire, comme l'Arabe, « *c'était écrit* » mais bien que l'âme de ces malheureux se trouve dans *une situation de réincarnation telle* que leur degré d'élévation ne peut encore que les conduire *au mal*.

LOUIS DUPRAY.

LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT SPIRITE DANS LA GIRONDE

La Ligue de l'enseignement spirite fondée dans la Gironde par MM. Thibaut et Siauve produit les meilleurs résultats. Nous n'en sommes pas surpris, nous qui, depuis longtemps, connaissions MM. Thibaut et Siauve et qui avons pu apprécier leur foi si profonde et leur zèle si bien compris. Il n'y a pas, dans nos campagnes, un seul groupe qui ait hésité à suivre les fondateurs de la ligue sur le terrain de la propagande intelligente et active. Tous se sont confiés aux initiateurs et leurs espérances n'ont pas été déçues. MM. Thibaut et Siauve multiplient leurs efforts et on les voit soit à Villenave parlant le langage de l'espérance sur la tombe

de notre cher Guérin, soit à Tizac, à Frontenac, à Blézignac ou à Moulon enseignant la doctrine spirite. C'est un spectacle bien réconfortant que celui que présente ce vieillard, M. Thibaut, marchant à côté de ce jeune homme, M. Siauve ; tous deux puisant dans leur foi, le courage de parcourir le chemin si difficile de l'apostolat ! Je suis heureux de leur donner ici les témoignages d'estime et de sympathie auxquels ils ont droit et de les assurer de l'affection des nombreux spirites de la Gironde dont ils sont l'âme et la force. Il serait à désirer que tous les spirites suivissent leur exemple. On verrait alors des Ligues se former dans tous les départements où il y a des hommes d'énergie et d'action et le magnifique projet de M. W. Stainton Moses deviendrait aisément réalisable. Mais nous devons compter avec « les obstructionnistes », lesquels répandent dans nos campagnes des brochures qui, sous une couleur spirite, sèment la division en propageant la calomnie. A ce sujet encore je ferai ressortir un autre des bienfaits de la Ligue de l'Enseignement spirite : Tous les ouvrages, brochures, libelles ou pamphlets qui nous sont envoyés sont, avant d'être mis en lecture dans nos groupes, adressés à la Société centrale de Bordeaux qui nous fait ensuite connaître son opinion sur ces écrits. Bien entendu cette opinion n'a pas force de loi puisque les groupes fédérés conservent leur autonomie aussi bien que les membres de nos groupes gardent leur liberté individuelle, mais nous estimons que Messieurs les membres de la Société centrale sont mieux placés que nous pour apprécier la ligne de conduite que nous devons suivre. De Maistre a dit fort judicieusement « que les fausses opinions sont comme la fausse monnaie, frappée d'abord par les grands coupables et dépensée ensuite par les honnêtes gens, sans savoir ce qu'ils font ! » Nous pensons comme de Maistre et nous croyons que la fausse monnaie de l'esprit apauvrit les idées. C'est pour cela que nous sommes prudents.

J'arrive maintenant au véritable but de ma lettre :

Le dimanche 28 mars a été pour nous un jour de fête. M. G. Siauve a bien voulu se rendre dans notre groupe pour nous donner une conférence sur *l'existence de Dieu démontrée par le spiritisme*. Plus de trois cents personnes avaient répondu à notre appel et elles n'ont pas eu à le regretter. Après deux heures et demie d'une élégante et solide argumentation, M. G. Siauve est descendu de la tribune salué par les applaudissements de tous.

M. G. Siauve est un « polyglotte » du ciel : il parle le langage de la foi aussi bien que celui de l'espérance et de la charité. Par son talent oratoire aussi bien que par son affabilité, il a su conquérir dans nos contrées une popularité qui rejait sur nous « les méprisés » d'hier.

Mais où M. Siauve a su se faire apprécier, c'est dans sa réponse à un contradicteur que n'a pas arrêté la sympathie plus qu'évidente dont le conférencier spirite était l'objet. M. X..., professeur de philosophie à Bordeaux, a donc remplacé notre ami à la tribune. Son argumentation

essentiellement catholique, développée avec une franchise que nous ne sommes pas habitués à rencontrer chez nos adversaires, a produit un effet absolument opposé à celui qu'il attendait. Après avoir remercié M. Siauve de déclarer la guerre au Matérialisme, de lutter contre ces funestes doctrines qui sont la plaie du XIX^e siècle, il a parlé des manifestations des esprits; *il les a affirmées*, tout en constatant que *huit fois sur dix*, elles sont produites par le démon. A l'appui de sa thèse, l'orateur catholique a cité les faits de Saint-Médard, de Morzine, de Loudun, etc... Abordant enfin la doctrine spirite, il a nié le dogme de la réincarnation que M. Siauve avait établi comme le corollaire de la justice et de la bonté de Dieu.

Le conférencier spirite n'a pas eu de peine à démontrer le peu de fondement des théories de son adversaire. Il l'a remercié de son intervention et lui a demandé s'il est possible qu'une doctrine qui apprend à ses adeptes à être de bons époux, de bons pères de famille, de bons républicains (applaudissements prolongés), soit l'œuvre du démon!

« Les vieilles légendes catholiques, a dit notre frère, ont fait leur temps; en les appuyant de votre autorité, vous vous faites le fauteur de ce même matérialisme que vous m'avez remercié de combattre. »

« Vous dites que huit fois sur dix les manifestations sont produites par l'esprit du mal. Je n'admets pas cette proportion, mais votre affirmation ne fait que confirmer, en l'aggravant, ce que j'ai dit tout à l'heure à mon auditoire. Parlant des manifestations des esprits, je disais : « Dans le spiritisme, l'expérimentation est chose délicate. En s'y adonnant à tout propos et à propos de rien, on s'engage dans une voie périlleuse ou on risque fort de laisser son jugement. S'il y a de bons esprits, il y en a aussi de mauvais. Pour bien connaître le monde spirituel, étudiez la société humaine, et dites-vous que par delà la tombe il y a des faussaires et des voleurs. »

La séance a été levée au milieu des applaudissements de tout l'auditoire.

En résumé, la journée du 28 mars comptera pour une excellente journée dans les annales du spiritisme.

M. X... a droit comme M. Siauve à tous nos remerciements. Nous les lui adressons bien volontiers.

BOUSSARD, chef de groupe,
Adjoint au Maire de Ladaux.

FÉDÉRATION UNIVERSELLE DES GROUPES SPIRITES

Nous recevons la lettre suivante :

Les membres du Cercle de la morale spirite de Toulouse ont pris connaissance d'un article de votre Revue approuvant l'idée d'une fédération universelle des groupes spirites de toutes les nations, dont le journal anglais *Le Light* se fait le promoteur.

Appréciant à leur valeur les raisons que vous exposez pour démontrer l'excellence de l'idée et les résultats grandioses qui en peuvent sortir, ils ont décidé, dans leur séance du 4 avril courant, que le Cercle donnerait son adhésion en principe.

C'est effectivement tout ce qu'on peut faire en présence d'un projet dont la réalisation doit dépendre de l'utilité qu'y pourront trouver des cercles éloignés et étrangers par la langue, de la publication des résultats, et aussi du concours effectif qu'on pourra leur demander.

Quoiqu'il en soit, comprenant qu'une adhésion dans ces termes aurait l'utilité d'un encouragement pour ceux qui chercheront à faire réussir le projet, le Cercle la donne dès la première heure; et, comme nous avons pensé que vous et vos adhérents, êtes le mieux à portée pour centraliser les adhésions en France et organiser l'œuvre de concert avec les directeurs du *Light*, c'est à vous que nous adressons la promesse de notre concours tout éventuel qu'il puisse être encore.

Je profite de cette circonstance pour vous prier d'agréer, mon cher monsieur et frère en croyance, l'expression de mes sentiments dévoués et mes salutations fraternelles.

Le Président, LANTRAC.

le 12 avril 1886.

Allée Lafayette, Toulouse.

NÉCROLOGIE

MORT DE M. DE TURCK

Un homme dont le talent et le caractère honoraient la presse spirite, vient de s'éteindre doucement à Bruxelles, à l'âge de 88 ans. M. de Turck était un de ces vaillants que n'arrêtent ni les sarcasmes des matérialistes, ni les imprécations du fanatisme religieux. Simple, modeste, il rédigeait depuis six ans le *Moniteur spirite* de Bruxelles et chacun de nous a pu lire ses excellents articles où toutes les questions philosophiques, économiques, spirites surtout, sont traitées avec l'autorité que donne toujours la science unie au bon sens.

Dans les nombreux travaux littéraires et philosophiques, qu'il a publiés pour la défense et la propagation de notre doctrine, et qui furent couronnés par son *essai de catéchisme spirite*, il a montré les qualités de l'écrivain consciencieux, unissant la foi et la raison pour enseigner l'humanité, la pousser dans la voie de toutes les réformes utiles, de tous les progrès.

Les regrets sont unanimes. Nos frères de Belgique saluent l'ami qui s'en va et veulent suivre ses nobles exemples. Nous nous joignons à eux pour honorer en M. de Turck les qualités du cœur, l'aménité du caractère et toute une longue vie consacrée à la défense du juste et du vrai.

Nous le prions, maintenant qu'il s'est dégagé de ses entraves corporelles, de revenir parmi nous pour nous seconder plus efficacement encore, s'il est possible. Puissions-nous dire comme lui, à la fin de notre carrière : « J'ai fait ce que j'ai pu pour le bien de notre consolante doctrine, et la seule récompense que j'en attends, c'est que mes faibles efforts ne soient pas stériles. »

A. L. F.

La mort moissonne parmi nous ; beaucoup partent pour l'erraticité, nous laissant courbés sous le lourd poids de l'absence prolongée de ceux que nous aimions, et que nous voudrions rejoindre dans un monde meilleur.

Hier, c'était une famille entière qui disparaissait, comme entraînée par les liens d'amour qui unissaient tous ses membres.

Aujourd'hui, c'est le vénéré *M. Alphonse Courbebaisse*, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, que nous pleurons. Ah ! ce fut une existence merveilleusement remplie que celle de cet homme de bien !

Reçu parmi les premiers, en 1834, à l'école polytechnique, il en sortit deux ans après, ingénieur des ponts et chaussées.

Après son séjour à l'école d'application spéciale, il fut envoyé dans le Lot, où il fut chargé successivement de tous les services du département.

A Cahors, ayant à construire la route n° 113, qui traversait des falaises en calcaire jurassique très dur, que les moyens connus ne pouvaient vaincre, *M. Courbebaisse* renouvela le procédé d'Annibal, et creusa la pierre à l'aide de l'acide chlorhydrique, surmontant ainsi toutes les difficultés qu'offrait la construction de cette route.

Ce fut à l'aide de ce procédé qu'on put construire plus tard le port de la Joliette à Marseille. En 1860, *M. Courbebaisse* quitta le ministère des travaux publics, pour se mettre au service de la marine.

Pendant 20 ans il a occupé la direction des travaux hydrauliques, sans jamais éprouver le moindre échec dans ses entreprises, malgré les difficultés immenses qu'il rencontrait parfois. Entre autres, dans la construction du brise-lames du fort Bazard, et dans le creusage du puits artésien de Rochefort. D'après ses calculs, le savant ingénieur affirmait qu'à l'endroit qu'il désignait, on devait trouver une source. Ses collègues niaient et désiraient un échec.

Ce fut un triomphe !

Le puits a 816 mètres de profondeur, c'est celui qui s'avance le plus loin dans la croûte terrestre ; non seulement l'eau est potable, mais elle est thermale, et conseillée dans bien des maladies.

Pendant son séjour à Rochefort, en 1886, *M. Cambebaisse* découvrit l'étoile temporaire de la Couronne ; vers la même époque, en collabora-

tion avec son frère, il inventa un fumivore et une machine à draguer, appelée *suce-vase*; cette dernière machine servit aux travaux qu'on exécutait alors sur la Charente.

M. Courbebaisse était un rude travailleur dont l'esprit, les facultés ne demeuraient jamais en repos; il inventa un procédé, absolument nouveau, pour la construction de fondations en eaux profondes, ce qui permettra de jeter des ponts sur des bras de mer. M. Courbebaisse prit un brevet, qu'il laissa ensuite dans le domaine public.

Espérons que l'idée de l'illustre savant sortira un jour du silence où elle dort.

Nous venons de tracer la vie du travailleur, il nous reste à parler de l'homme politique et social.

M. Courbebaisse fut un sincère républicain, un ardent adepte des idées de Fourier. Jamais il ne dévia de la route qu'il s'était tracée, qui était celle du devoir et de l'honnêteté. Aussi son avancement fut-il lent, et jamais dû à la faveur.

Parfois même il eut à souffrir des injustices dont on l'abreuvait, et, sans M. Flammarion qui préconisa ses découvertes astronomiques et les faits qui attestent sa haute valeur, M. Courbebaisse se serait perdu dans la foule des inconnus.

M. Courbebaisse était un spiritualiste convaincu; comme tel, nous sommes fiers et heureux de le saluer une dernière fois en ce monde, en attendant de le retrouver dans l'immensité.

C'était un juste, bon, charitable, indulgent pour tous.

Pour nous c'était un ami vrai, le confident, le soutien aux heures de tristesse et de faiblesse. Nos larmes seraient encore plus abondantes, si nous ne savions qu'il est là, près de nous, continuant à nous aimer et à nous protéger.

Des circonstances imprévues ont empêché la Société d'aller saluer la dépouille mortelle de cet homme de bien, mais elle est heureuse de lui donner ce dernier hommage et de l'offrir comme une faible consolation à la veuve et aux deux fils qui demeurent encore parmi nous.

LOUISE DE LASSERRE.

Vu la longueur des articles contenus dans ce numéro, nous sommes forcés de remettre au 15 mai nos autres notices nécrologiques. Nous signalerons cependant, avant de nous y étendre davantage, la mort de MM. A. Grange, docteur Vazeille, Mlle Mathieu, de Reims, et l'anniversaire de la désincarnation de M. Geille fils de Choisy-le-Roi.

Voici la lettre de faire part de M. A. Grange :

« Madame LUCIE Grange, a la douleur de vous faire part du décès de

Monsieur ADOLPHE GRANGE

(dit JEAN DARCY)

*Homme de Lettres, Administrateur de « La Lumière »,
ex-Imprimeur et Libraire, Conservateur-adjoint de la Bibliothèque de la
ville de Dijon, âgé de cinquante-trois ans.*

« Par le testament moral qu'il a laissé, ADOLPHE GRANGE a déclaré vouloir des funérailles civiles. Il prie sa femme, sa famille et ses amis, de ne porter aucun signe de deuil. Son Esprit dans la Lumière, après une existence pénible, irréprochable et tout au service du bien de l'Humanité, ne cessera de veiller avec sollicitude sur tout ce qui lui est cher. »

L'inhumation a eu lieu le 24 avril.

A la dernière heure, nous sommes informés des décès suivants : M. Pommier, ex-président de la Société Spirite de Toulouse, mort le 27 avril et M. Angel, administrateur du *Courrier*, à la Vera-Cruz, décédé le 1^{er} avril, à l'âge de 84 ans.

Mlle Marie Pauze, de Chiers, nous annonce aussi la désincarnation de sa grand'mère, à l'âge de 59 ans.

BIBLIOGRAPHIE

VIENT DE PARAÎTRE :

L'Infirmière, par Mlle Louise de Lasserre, 1 vol., illustré, 1 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, œuvre médianimique dictée par l'esprit
de J.-W. Rochestor, 2 volumes 6 fr.

Nous rendrons compte, dans notre prochain numéro, de ces deux ouvrages si intéressants à des titres divers.

SÉANCE D'HOROSCOPES, PAR M. EVE DE RIO

Le 28 avril, à 8 heures du soir, M. Eve de Rio a donné, dans les salons de la Société scientifique du spiritisme, rue des Petits-Champs, 5, une séance d'expériences et d'études fort curieuses sur la chiromancie et l'astrologie.

Avec le simple énoncé de la date de la naissance, M. Eve de Rio donne à chacun des renseignements sur son caractère, ses aptitudes et ses destinées.

La base de ses calculs est dans la position des astres à la date indiquée. Il complète ses révélations par l'examen des lignes de la main.

Un auditoire choisi et sympathique était venu interroger M. de Rio qui, appelé ailleurs, a dû terminer ses expériences avant 10 heures, au grand regret de ceux qui n'avaient pu encore mettre à profit pour eux-mêmes sa science et sa bonne volonté.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imprimerie du Sentier, (A. ELOY, Directeur), 14, rue des Jeûteurs